

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME V — N° 2
AOUT 1926

SOMMAIRE

Jérôme et Saturnin, ou dialogue sur l'illogisme, par M. Jules FELLER	33
Chronique :	
Le Centenaire du Romantisme	73
Le Musée de la Littérature	73
Les revues littéraires	74

JÉRÔME ET SATURNIN

OU

DIALOGUE SUR L'ILLOGISME

Lecture faite par M. Jules FELLER, à la séance du 13 mars 1926.

SATURNIN. — Vous ne semblez pas de belle humeur aujourd'hui ?

JÉRÔME. — Non, cher ami, vous rencontrez en moi un fagot d'épines. Mon adversaire particulier en journalisme a dépassé la mesure convenue. Ce n'est plus de jeu. Je cherche un moyen de l'en punir.

S. — Diable ! Entre gens de même profession, on ménage pourtant d'ordinaire les amours-propres. Pierrot se donne l'air de taper comme un bourreau sur son compère, mais c'est pour la galerie. Et qu'a-t-il dit pour vous fâcher si fort ?

J. — Que je suis un animal absolument dénué de logique ; qu'il ne sait pas une seule phrase de moi qui soit logique. Voilà sa ritournelle.

S. — N'est-ce que cela ?

J. — Ce n'est pas assez de me faire passer pour un imbécile, un fou, un esprit stupide, absurde, insensé ? Il me le paiera !

S. — Oui ? Vous allez, je suppose, riposter sur le même ton, et vous serez aussi déraisonnable que lui pour lui prouver que vous ne manquez pas de raison !

J. — C'est justement ce qui m'embarrasse.

S. — Bon ! vous êtes furieux, mais vous ne savez pas au fond si vous êtes un esprit logique ou non. Vous ne parvenez pas à montrer la sottise de l'accusation. Voulez-vous que je vous en donne les moyens ?

J. — Vous, un grammairien ? pis que cela, un philologue ? Vous me feriez quelque lourde dissertation ! Il me faut une réponse cinglante et courte.

S. — Faites-la donc tout seul.

J. — Je manque de logique ! Vous ne tenez pas cet article là ?

S. — Ma philologie s'occupe du langage et de la fidélité du langage à exprimer les idées. Je voulais vous faire comprendre que *personne au monde ne manque de logique*. Quand vous sentirez bien cela, vous saurez mieux choisir vos flèches. En ce moment vous êtes préoccupé de « lui » prouver que vous êtes un animal raisonnable : la démonstration serait difficile par les moyens que vous trouveriez. Supposons que je vous aide pour vous tirer de ce doute : vous reprenez votre belle assurance et, dédaigneux de réfuter une accusation absurde, vous attaquez l'adversaire aux bons endroits.

J. — Cela m'annonce une de vos dissertations philosophiques dont je ne suis vraiment pas digne. Vous êtes bien bon, cher ami, de vouloir appliquer votre analyse à mon cas. C'est hors de proportion.

S. — Quand elle ne ferait qu'adoucir votre colère... Une fois rasséréiné, vous verrez les choses autrement.

J. — Eh bien ! entrons ici. La bière y est fraîche. Il y a des coins où l'on peut s'isoler. Nous sommes samedi ; j'ai vacance cette après-dinée ; c'est la semaine anglaise. On peut causer une heure sans remords de choses moins banales que la cuisine du journal.

.....

J. — Nous voilà bien installés, servis, tranquilles. Je vous écoute.

S. — Aurez-vous la patience de me suivre, vous qui regardez les choses au naturel, tandis que je les regarde au microscope ?

J. — Je vous suivrai, avec reconnaissance. Nos articles ont une grande utilité pratique ; ils résument les questions pour le public ; c'est un travail de vulgarisation. Mais c'est l'analyse qui fait avancer la science. Ainsi, pas de modestie ! Vos idées, hachées menu, m'ont toujours donné à réfléchir. Elles m'ont fortifié et, chaque fois, dans mon métier, dans mon développement d'homme encore capable de perfectionnement, elles m'ont fait faire un bond...

S. — Vous devenez trop flatteur. Vous oubliez déjà cette grosse colère, à mon profit. Ce coin d'ombre est propice aux conspirateurs. A votre santé !... Tout m'inspire le courage d'essayer sur vous ma théorie. Elle n'est pas d'aujourd'hui. Elle dormait. Je l'ai exprimée deux ou trois fois dans des coins d'articles, en passant et sans insister. On a dû la prendre pour un paradoxe ou même ne pas l'apercevoir. On lit si vite aujourd'hui ! Vous venez de la réveiller. .

J. — Eh bien, cette fois-ci, laissez lui donc prendre la volée.

I.

S. — Partout, dans la vie journalière ou civile, politique ou religieuse, scientifique ou littéraire, les gens qui se mêlent de critiquer, de censurer, de redresser ou de morigéner leurs contemporains, les accusent de « manquer de jugement », d'avoir commis telle « erreur de jugement », de n'avoir point « le sens de la logique », d'être « brouillés avec dame logique ». Or, je suis persuadé que le manque, l'erreur, l'absurdité, l'aberration, la contradiction ne proviennent ni de la logique

de l'adversaire qu'on se met à secouer, ni de la logique en général.

J. — Comment ? l'adversaire dit des sottises et il n'est pas illogique ? et il ne manque pas de jugement ?

S. — Dans le sens que vous donnez aux mots, si. Mais ne détournez-vous pas les mots de leur sens ?

J. — N'importe, si tout le monde le fait ! Vous allez vous rebeller contre l'usage et refondre un article du dictionnaire. Or, les grammairiens sont faits pour enregistrer, non pour réformer.

S. — On peut ne considérer les choses qu'à ce point de vue. Mais peut-être s'agit-il plus de remanier un chapitre de la logique, et même le chapitre fondamental, que de toucher à la sémantique du dictionnaire. Vous en serez juge. Et peut-être cette mise au point intéresse-t-elle le dilettantisme théorique moins que la vie pratique intellectuelle.

J. — Je préfère vous voir prendre les choses de ce biais. Mais vous ne me persuaderez pas qu'un homme a du jugement quand il dit des absurdités.

S. — Il est difficile de faire comprendre la portée de ma thèse à l'aide des mots, parce que les mots à employer ont reçu du vulgaire des sens multiples. Si tout ce que prononce le vulgaire est légitime, je n'ai rien à rectifier. Mais s'il abuse des mots par ignorance, par impuissance d'analyse ; si nous, plus instruits, nous suivons son exemple au lieu de réagir, il n'y a plus de psychologie possible. Toutes les distinctions se confondent. Les mots seront comme des liquides qui se mêlent l'un à l'autre et le travail millénaire de l'analyse des idées sera sans cesse à recommencer à cause des équivoques du langage.

Le mot *jugement* est un de ces termes à sens multiples.

Tantôt il signifie l'action de juger, une opération mentale ; tantôt il signifie le produit concret de cette action. On peut à la rigueur admettre tour à tour ces deux sens : je ne prétends pas remonter le courant. Mais on ne doit pas les confondre, passer de l'un à l'autre sans s'en apercevoir. Or, on le fait sans cesse ; on l'a fait à votre égard, et vous ressentez l'injustice de l'accusation, mais sans bien démêler où se cache cette injustice.

J. — Si vous pouvez me la dénicher...

S. — Quand on accuse quelqu'un de manquer de jugement, au moment où il vient d'exprimer un jugement, on ne veut pas dire qu'il manque d'opinion, puisqu'il vient d'en avancer une. Ce serait contradictoire. L'adversaire ne manque donc pas de jugement dans le sens concret du mot. Donc c'est bien l'acte lui-même qui est censuré ; on veut dire que l'opération est mal faite. Souvent même on généralise : on insinue charitablement que cet illogisme est un vice habituel.

J. — C'est la description exacte de mon cas.

S. — Eh bien, la portée de ma thèse est celle-ci : à mon sens, l'*acte*, *action* ou *opération* de juger est toujours irréprochable, et c'est le *produit* qui mérite éloge ou condamnation ; et si le produit est mauvais, ce n'est pas du tout parce que l'opération a été maladroite.

J. — Que gagne-t-on à déplacer le blâme ?

S. — Blâmer le jugement-action au lieu de blâmer le jugement-résultat, c'est frapper à côté. Le coup de la critique dévie, ou, si vous préférez que la critique soit un remède, on applique le remède à côté de la plaie. Quand on dit communément « il n'a pas de logique », « il manque de sens logique », on renvoie à l'étude des arcanes inutiles de la logique celui qu'il faudrait renvoyer, hélas ! à des études plus sérieuses ; et on

insinue gratuitement qu'il y a quelque chose de détraqué dans son mécanisme cérébral.

J. — Vraiment, votre idée est plus sérieuse que je ne croyais. J'imaginai que vous vouliez ergoter sur la grammaire et nous voilà lancés dans une théorie dont je commence à comprendre la gravité. Si vous ne me jugez pas un disciple trop insuffisant, j'attends la démonstration en long et en large. Vous n'allez pas en rester sur cette simple définition ?

S. — La définition devait être laborieuse, à cause de l'ambiguïté des termes. Argumenter, maintenant, ce peut être long, mais vous m'encouragez. C'est un plaisir de tenir un auditeur aussi indulgent.

J. — Ne me faites pas meilleur que je ne suis. Je vous écoute en garçon pratique avant tout. Le journalisme est la critique vivante des idées : je prends mon métier plus au sérieux que vous ne pensez, comme une critique *ex cathedra*, écrite, imprimée, solennisée, moins fugitive que celle du fumoir. Malgré les vivacités inhérentes à la polémique journalière, j'estime que, si l'on se permet de critiquer, il faut censurer exactement ce qui est critiquable ; si l'on s'aventure à réformer, il faut réformer ce qui est vicieux et non ce qui est bon.

S. — Vous me suivrez sans dégoût et aussi sans peine, parce que nous avons étudié jadis la logique ensemble, sur les mêmes bancs.

J. — Hum ! ce n'était pas une étude folâtre, ni bien utile. Aussi n'y ai-je plus jamais pensé.

S. — Moi, j'y ai pensé souvent. Je me reprochais d'y avoir été trop tiède et je me demandais pourquoi. La raison, je l'ai trouvée longtemps après. Les anciens logiciens ont suivi dans l'étude du raisonnement le même procédé que dans l'étude du discours : ils ont fabriqué des exemples et tablé sur des

unités de raisonnement isolées. Ils étudiaient chaque exemple dans la forme dont le langage l'avait revêtu, sans se préoccuper des déformations possibles. Or, qui peut garantir que la parole, comme tout instrument qui essaie de rendre l'indéfini par le défini, ne laisse pas des arêtes et des bavures, et peut-être des défauts plus importants ? Ce qui est plus grave, c'est qu'ils opèrent toujours sur des spécimens isolés, isolés des autres raisonnements, isolés du cerveau qui les produit. Ils étudient donc des raisonnements figés, inertes, réduits à l'état statique des produits et non le mystère ou les lois de la production. Par ce système, ils ont bien remarqué qu'une proposition était générale ou particulière, quantitative ou qualitative, universelle ou restreinte, affirmative ou négative ou conditionnelle ; que deux propositions apparentées par l'idée étaient concordantes ou contradictoires ; mais ils n'ont pas atteint le mécanisme qui les produisait, le cerveau qui fonctionnait en dehors de leur champ d'expérience.

J. — Ils ont renvoyé cet examen aux psychologues.

S. — D'autre part, étudier comment il faut disposer les idées, les exprimer pour qu'elles paraissent plus claires et plus précises, comment on tresse les arguments pour leur donner plus de force probante, comment on décompose les raisonnements de l'adversaire pour en diminuer la valeur, c'est étudier une question d'art, de rhétorique ou de dialectique, l'art de tirer un parti avantageux d'une force latente. Mais si cette force elle-même demeure inconnue, on ne fait pas une étude de logique, on tourne autour d'elle, on applique des recettes scientifiques à la façon d'un industriel.

J. — Cela, c'est exploiter la logique à des fins intéressées et souvent en abuser ; ce n'est pas faire avancer la science dite . logique.

S. — Plus tard, Stuart-Mill et Alexandre Bain ont poussé l'analyse du raisonnement dans une autre direction : ils ont établi la valeur, la puissance et les lois de l'induction. L'induction est la mère des sciences. Néanmoins leurs prédécesseurs rangeaient l'induction parmi les sophismes : vous voyez qu'on a pu faire de la logique pendant plus de deux mille ans et méconnaître les lois de la découverte du vrai !

J. — C'est à désespérer de cet esprit humain que vous dites impeccable.

S. — Je ne dis pas cela de l'esprit humain dans son entier, mais de l'opération unique du jugement, ce qui est strictement limité. Mais poursuivons cette revue des insuffisances et des progrès de la logique. Le premier mérite de Mill et de Bain est d'avoir formulé la méthode générale de la recherche scientifique ; le second est d'avoir constitué des méthodes particulières d'observation et d'expérience pour chaque sorte de science.

J. — Grand progrès sur le petit jeu de la conversion des propositions, qui ne m'a pas enthousiasmé. Pourtant à l'époque où nous étudions, les ouvrages de ces deux maîtres existaient, ils avaient été traduits en français : rien n'en transparaisait dans nos cours.

S. — L'enseignement officiel est toujours en retard. Mais ce n'est pas pour faire cette malheureuse constatation que je citais l'école écossaise. Je voulais au contraire constater ceci, que cette magnifique adaptation de la logique inductive aux recherches du chimiste, du physicien, du mathématicien, du médecin, du psychologue laisse toujours dans l'ombre l'opération logique elle-même, le jeu qui crée la persuasion, qui force à l'affirmation. La raison de ce silence se découvre aisément : c'est qu'il n'y avait rien à dire, l'opération étant toujours semblable à elle-même dans tous les cas. Mais tout de

même, il eût été bon, pour éviter des contre-sens, de le constater une fois pour toutes.

Vous comprenez mon insistance : je voudrais isoler l'opération logique de tous les facteurs sur lesquels elle travaille et l'examiner en elle-même.

Il y a un lien entre deux ou plusieurs prémisses d'un raisonnement. Raisonner mal serait fausser ou pervertir cette liaison, ces rapports. Or, les éléments concrets sur lesquels on raisonne peuvent être insuffisants ou faux ou partiellement erronés ; mais ce sera toujours à l'insu de l'opérateur, s'il est de bonne foi.

J. — Et s'il est de mauvaise foi, il cache le véritable raisonnement et il en exhibe un autre pour tromper autrui ; mais il ne se trompe pas lui-même sur sa duplicité.

S. — Très bien ! Vous comprenez donc que l'honnête raisonneur est toujours de bonne foi ; il opère toujours sur une matière qu'il croit bonne. Pour savoir où pèche une conclusion mauvaise, il faut examiner à part l'opération, à part les matériaux.

Eh bien, je répète que cette opération est toujours la même, chez tous les hommes. La liaison logique est fatale, parce qu'elle est inconsciente.

Elle existe chez l'animal comme chez l'homme.

J. — Chez l'animal !

S. — Oui, oui. L'animal n'est pas une force aveugle qui se débande au hasard dans la sphère étroite du présent. Admettons qu'il ne prévoie guère l'avenir, qu'il le prévoie moins encore que certaines tribus humaines ; mais il conserve dans sa mémoire des images ou souvenirs du passé. Il est un mécanisme capable de comparaisons et de rapports. Qu'il n'en ait guère conscience, c'est probable : il n'y a pas chez lui de contrôle de la sensation, point de centre nerveux qui soit un

bureau d'examen. Cependant il se dirige et agit en raison de ce qu'il sait, de son expérience du passé, d'un passé atavique ou récent qui se ravive par le souvenir. C'est au mètre des sensations déjà ressenties qu'il compare toute sensation actuelle, qu'il juge et conclut.

J. — C'est affirmer beaucoup ! L'animal n'a point de langage pour nous en avertir.

S. — Il a quelque chose de meilleur et de moins mensonger. Il ne conclut pas en verbiage, mais en action. Il fuit ou il attaque, il se tapit ou s'élançe, il choisit son aliment, il juge qu'on s'approche en ami ou en ennemi. Il se trompe aussi, très souvent, comme les simples humains. Il lui arrivera de se laisser prendre à quelque démonstration douceuse, d'aller au-devant d'un mauvais coup, de s'engager par passion dans une lutte au-dessus de ses forces, de mal compter ses ennemis, de s'empoisonner avec une plante qu'il croyait salutaire. Il juge comme nous, il se méprend comme nous. Son instinct, que l'on proclame d'une autre essence, ne le préserve pas plus que le nôtre. Entre le jugement de l'animal et celui de l'homme, il n'y a qu'une différence : elle porte sur les éléments matériels du jugement, moins nombreux et moins complexes chez l'animal ; elle ne porte pas sur l'opération du jugement en soi.

J. — Bon, admettons qu'elle soit toujours la même, cette opération, puisqu'elle est animale et inconsciente par essence. Vous, au moins, vous n'avez pas l'air de vouloir profiter de l'analyse pour créer une faculté nouvelle, c'est-à-dire une nouvelle entité, dont le nom ronflant tiendra lieu d'explication, suivant la tactique des anciens.

S. — Dieu me garde de donner dans ce travers. Il a causé assez de mal ! C'est lui qui a désaxé les recherches et aiguillé sur des voies en impasse les spéculations des plus puissants génies. Je ne vois dans l'opération logique qu'une action

simple, une action qui n'est peut-être pas plus une action séparable que l'action de verser ensemble dans le même vase deux verres d'eau et le mélange qui en résulte. La difficulté est de caractériser cette action à part. Si elle n'est qu'une résultante, comment apparaît-elle ? Si elle est un acquiescement, pourquoi affirme-t-elle quand il semble qu'elle devrait s'abstenir ? Elle ne se montre qu'accompagnée de ses éléments producteurs, et il faudrait pouvoir les éliminer. On l'étudie surtout à travers le langage : le langage est-il un miroir fidèle de la pensée ? A supposer que nous demandions au langage des exemples, il faudra y faire abstraction de la forme et ramener le raisonnement à l'idée pure. Est-ce possible ? Tabler sur des phrases isolées pour se faire une conception moins trompeuse de la faculté de raisonner, qui est tout mouvement, c'est retourner au système insuffisant des anciens logiciens. Si d'autre part, on prétend étudier les idées inextricablement mêlées d'un discours, on a devant soi tout un monde où l'esprit analyseur se sent débordé. Avez-vous jamais essayé de mettre un discours en syllogismes ? C'est un exercice désespérant. L'argumentation générale se discerne assez facilement, mais pénétrez dans le détail : que de raisonnements adventices, dès qu'on essaie de faire un sort à chaque bout de phrase, à toutes les nuances qui atténuent ou renforcent, qui conditionnent, qui changent les affirmations en hypothèses, en possibilités, en demi-vérités, sur lesquelles néanmoins on continue à s'appuyer et à risquer. Un discours est une forêt vierge ou tout au moins une prairie naturelle où les herbes s'entrecroisent, où les fleurs poussent les unes sur les autres, grandes ou petites, humbles ou altières, en un pêle-mêle indéchiffrable. Pour isoler la logique du langage, il faudrait examiner à la loupe ce grouillement de vie, au lieu de poser paisiblement sous la lentille des phrases bien sages, artificiellement composées et qui n'ont garde de trébucher ni

d'être enceintes de quelque nouveau raisonnement caché.

Et enfin il faudrait réintégrer dans le domaine deux champs que la logique traditionnelle s'était bien gardée de cultiver : il y a une logique du sentiment comme il y a une logique des idées ; il y a une logique de la volonté.

J. — Vous bousculez la méthode et vous élargissez le domaine. Vous nous vengez bien du cours de logique dicté par notre docteur en *barbara* et en *baroco*. Mais, comme il vous faudra tout de même en passer par les phrases, je ne serais pas fâché d'avoir un ou deux exemples de cette infidélité du langage.

S. — Voici. Soit la phrase « Ah ! que les campagnes sont belles ! ». Pour le vieux logicien, elle signifie « les campagnes sont très belles ». Il la ramène à une proposition, un jugement de constatation. Pour moi, cette phrase signifie que je suis ravi du spectacle. Elle essaie d'exprimer mon plaisir, mais au lieu de clamer tout droit le ravissement que j'éprouve, elle énonce la cause de ce ravissement. Supposez maintenant que, pour arriver à une expression plus directe de mon sentiment, je dise « je suis ravi », c'est constater en soi le plaisir éprouvé à la façon d'un témoin ou d'un spectateur, ce n'est pas exprimer ce plaisir directement. Eh bien, le logicien a toujours fait cette singulière besogne de substituer à l'action interne le procès-verbal que le langage en fournit.

J. — Et pourtant, en dehors de sa chaire professorale, le logicien raisonne comme tout le monde, aussi inconsciemment que le vulgaire, emboitant les petits jugements dans les grands, et sans plus de formules que le portefaix du coin.

S. — Si grande est la force de l'habitude qu'il ne s'aperçoit pas de la contradiction.

J. — C'est l'histoire des poissons carnassiers qu'on sépare dans un aquarium de leur gibier naturel au moyen d'une

plaque de verre. Enlevez la barrière, ils continuent à évoluer jusqu'à la place de cette barrière absente et ils ne tentent plus de la dépasser. Cela me donne du goût pour les novateurs et les révolutionnaires ! Mais mes demandes d'explications et mes remarques brisent le fil de votre pensée. Pour être sûr d'atteindre le fond de l'activité logique, vous voudriez, d'une part, éviter les déformations que le langage lui inflige et les complications qu'il y mêle, tout en reconnaissant que vous êtes bien forcé de vous servir de cette clef ; vous voudriez, d'autre part, ne pas en dissocier les sensations et sentiments, les passions et la volonté, que la logique a écartés pour ne tenir compte que de la paisible raison.

S. — Bravo ! C'est résumer beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire. Pardonnez-moi de m'être attardé trop à cette critique. J'ai fait comme le joueur de quilles, qui, avant de se risquer, soupèse le boulet, choisit sa distance, assure l'assise de son pied, fait écarter ou resserrer telles pièces du jeu, vérifie d'un œil l'état de la voie, puis vise, longuement... pour aboutir peut-être, sans toucher une quille, dans la haie... Au moment de pénétrer dans le détail de l'analyse, je me demande par où y pénétrer.

J. — Commençons par l'unité de pensée ou ce que l'on considère comme telle.

II.

S. — La proposition est l'énoncé d'un jugement. Par la forme que le langage lui donne, la proposition est analytique : elle énonce à part l'objet, à part la qualité perçue, à part ou non l'affirmation que la qualité appartient à l'objet. Mais le jugement, en sa production interne, est-il aussi analytique ? Je n'en suis pas persuadé.

La proposition, comme tout ce qui est du langage, est

façonnée pour l'usage d'autrui. Elle exprime ce qui est nécessaire pour l'intelligence d'autrui. Mais moi, en qui se produit la pensée, ai-je besoin de penser l'objet à part, la qualité à part, puis de réunir ces deux perceptions distinctes par un troisième qui sera la perception d'un rapport de convenance ou d'appartenance ou d'identité ?

Beaucoup de psychologues estimeront ce problème insoluble, puisque d'après eux on ne peut atteindre pratiquement le jugement, unité de pensée, qu'en lui substituant la proposition, unité de langage. Ne renonçons pas cependant avant d'avoir fait quelque effort pour pénétrer dans le sanctuaire.

D'abord les mots *jugement*, *juger*, ont bien vieilli. Ils évoquent trop aujourd'hui l'appareil judiciaire. Ils déforment le phénomène. Disons que l'esprit *reconnaît*, ou *constate*, ou *découvre* une qualité. Ce point rectifié, remarquons que l'esprit n'a pas du tout besoin de poser l'objet. L'objet lui est donné. C'est ce qui remplit son champ intellectuel à ce moment. Que cet objet soit venu se placer sous l'objectif par vision, ou par un autre mode de sensation, qu'il soit suscité par l'imagination ou le souvenir, l'objet est un aliment, il n'est pas la digestion. Comme dans la digestion, l'opération mentale du jugement ne se déclanche que si cet aliment lui est fourni. Elle ne crée pas l'image pour le plaisir de fonctionner.

J. — C'est compris. L'objet doit être écarté de l'opération. Les données d'un problème ne sont pas le travail de la solution.

S. — Il a bien fallu insister sur ce point, parce que le langage semble insinuer le contraire. Etant plein de l'objet, l'esprit, pour soi-même, n'a besoin ni de l'exprimer ni de le penser. Ce qu'il pense, c'est la façon dont il est affecté, c'est son impression. Mais quand il s'agit de retracer cette impression pour autrui, le problème devient tout autre. L'esprit sait, par de multiples expériences, que son compagnon n'a pas

l'image de l'objet présente comme lui. Il la lui fournit donc, préalablement, soit par geste, soit par un pronom indicateur, *ceci, cela, il*, soit par un nom condensateur, *ce chien, ce paysage* ; puis il énonce son impression. Mais supposez pourtant que les deux âmes soient bien à l'unisson, comme quand deux amis admirent ensemble le même spectacle ; celui qui ressent le besoin d'extérioriser son sentiment se contente fort bien d'un seul terme. Et quel est ce terme ? C'est le terme qualifiant, l'attribut : *beau !, superbe !, merveilleux !, absurde !, horrible !*. Voilà ce qui dénonce l'opération mentale. En ce cas, le langage est bien le reflet du sentiment ou du jugement interne.

J. — Et alors le grammairien, le logicien ne manquent pas d'affirmer que la formule est elliptique !

S. — Hélas ! le préjugé les empêche de juger sainement. Ils se trompent dans leur analyse parce qu'ils ont exclu toute expression spontanée et directe des formes du langage qu'ils étudient.

J. — Il reste à examiner l'impression elle-même. Est-elle libre, arbitraire ? pense-t-on n'importe quelle qualité à propos de l'objet donné ?

S. — Vous êtes un excellent collaborateur ; et vos questions, opportunes, judicieuses, vous absolvent bien de l'accusation de votre adversaire.

Pour que l'esprit soit amené à percevoir une qualité plutôt qu'une autre, il faut une disposition momentanée qui l'y incite. Si rien ne l'incite, l'image passe, simple image dans la succession continue de ce cinéma permanent. Mais le sujet peut être sous l'influence d'un sentiment qui ne laisse plus passer la vision avec indifférence. Essayons de découvrir une couple de ces états favorables.

L'esprit avait déjà une image de l'objet, plus schématique, moins complète par défaut d'analyse. L'image se représente :

un trait saillant, non encore aperçu, l'étonne par sa nouveauté. Il constate la qualité nouvelle dans l'objet : « tiens, les anémones ont du rose sur leurs pétales à l'extérieur ! ». Sans le ressouvenir de l'image ancienne à laquelle l'image actuelle ne se superpose pas complètement, sans l'ébranlement ou étonnement que produit cette différence, il n'y aurait pas de jugement nouveau. Mais l'image ancienne et la nouvelle sont des données ; l'excitation est une condition générale de la sensibilité : l'opération du jugement en soi reste la perception de la qualité dans l'objet.

Voulez-vous un autre cas ? J'ai l'esprit tout bourdonnant d'un article de Faguet sur Théophile Gautier (1). Il me représente le bon Théo comme « un homme dépourvu d'idées, de sensibilité, d'imagination... Il est entré dans la littérature sans avoir absolument rien à dire. Le fond était nul. Pas une idée... ». Ce jugement m'offusque. Gautier ne m'avait pas semblé si vide. Je reprends les *Emaux et Camées*, et je relis, et je suis charmé. La perception de mille rapports ingénieux entre les choses, rapports dont je ne me serais pas avisé, c'est le triomphe de Gautier. Est-ce que ces rapports ne sont pas des idées ? Gautier n'a pas des idées sur les mêmes choses que saint Thomas d'Aquin, mais il a des idées ! Qu'est-ce donc que Faguet appelle des idées ? Et, par opposition, je conclus que Gautier a des idées ou que Faguet est injuste. Vous revoyez ici les deux états d'âme qui se contrarient, et l'excitation qui suscite mon jugement. Le jugement ne se produit point dans le vide.

J. — Une réflexion me survient, peut-être inopportune. Le langage fait du jugement une analyse : l'opération mentale est-elle une analyse ou une synthèse ?

(1) Em. FAGUET, *Dix-neuvième siècle*, p. 295.

S. — A mon sens, l'opération ne consiste pas à détacher de l'objet une qualité qui y était, mais à y rattacher une qualité qui n'y était pas. Seulement cette phrase n'est pas claire, à cause de l'ambiguïté du mot *objet*. Il signifie ici l'objet qui est fourni à la pensée, tel qu'il est perçu intérieurement. C'est une image assez schématique, à enrichir, à corriger, à estomper par l'observation. Toute qualité non remarquée auparavant, toute qualité acquise nouvellement par l'objet extérieur (qu'il faut aussi concevoir capable de changement) peut être observée à un certain moment sous la pression d'une disposition intime : l'esprit en enrichit, en corrige, en transforme son ancien concept incomplet. C'est donc une synthèse. « Les feuilles des charmes commencent à se déplier » : cela signifie que je suis étonné de voir le printemps si avancé et j'attribue aux charmes une qualité que je n'avais point remarquée. « Tiens, l'enfant court dans la prairie » : cela signifie que l'enfant, hier, était malade et mon étonnement lui reconnaît aujourd'hui une qualité qu'il n'avait pas hier.

J. — Par malheur, notre ennemi commun, le logicien pétrifié, qui ne soumet à son examen que des objets immuables dans des esprits bien rassis, occupés seulement d'acquérir une connaissance nouvelle, croit avoir condensé tout le mouvement de l'intelligence dans l'action peu passionnante de distinguer, de discerner par analyse en cet objet immuable une qualité tout aussi immuable. Quels beaux exemples de tout repos ! « La neige est blanche » : pour eux, elle était blanche, elle le sera toujours ; l'esprit n'a donc qu'à discerner, c'est-à-dire séparer la blancheur. Ah ! qu'il serait amusant de leur couper l'herbe sous le pied en soutenant que la neige n'est pas blanche et de les renvoyer aux témoignages des peintres !

S. — Je vous suivrais volontiers sur ce terrain de la satire,

n'était l'idée qui me tenaille. Pour conclure en ce point, juger est donc attribuer une qualité à un objet ; l'action de juger, c'est l'attribution de la qualité à l'objet. Cette attribution est bel et bien une synthèse. Plus simplement encore, juger, c'est voir une chose dans une autre. Et voici maintenant, pour avancer, un caractère important de l'opération logique. Du moment qu'on voit cette qualité dans l'objet, on n'est plus libre de ne pas la voir. Le jugement est donc accompli par le fait même de voir ; il est bouclé ! il n'y a pas d'autre opération. On voit ou on ne voit pas, c'est fatal, c'est irrésistible. Le rapport perçu reste perçu, quand même la bouche le nierait.

Si l'esprit ne voit pas le rapport, faute de sensibilité naturelle ou d'excitation momentanée, il est balourd, indifférent, neutre, apathique : mais il n'est pas illogique ! Il y a carence de jugement, de fonctionnement, il n'y a point d'illogisme dans l'esprit. Si l'esprit nie le rapport une fois perçu et formule un jugement négatif, il y a production de deux jugements subséquents. L'apparition du second ne détruit pas l'existence du premier. Ce serait un sujet curieux à traiter que le mécanisme de la duplicité et du mensonge, mais nous n'avons pas le temps. Dans les deux jugements que contient implicitement le mensonge, il n'y a pas d'illogisme, il y a deux opérations correctement faites.

J. — Laissez-moi résumer à ma façon, par une comparaison de poète. L'opération logique m'apparaît comme l'arc lumineux qui jaillit entre deux sources électriques. La communication se produit fatalement dès que les réservoirs de fluide sont assez rapprochés. Elle se fait toujours de la même manière. Il est puéril de s'en prendre à l'acte même de la transmission quand ce sont les éléments matériels qui laissent à désirer. Ai-je bien compris ?

S. — N'en doutez pas ! Et je n'ai guère besoin de continuer.

J. — Si ! si ! Moi, j'en ai besoin. Pas de demi-conversion. Il me tarde de vous voir dans le dédale de raisonnements plus complexes. Vous n'avez opéré que sur l'unité simple. Mais je crois que l'illogisme se réfugie dans le raisonnement.

III.

S. — Vous dites cela pour me piquer au jeu. Soit. Permettez-moi seulement, pour ne rien laisser d'obscur derrière nous, de m'arrêter un peu aux cellules composantes du jugement, les images, les sensations, les idées au sens de perceptions. C'est la matière extérieure de laquelle jaillit l'éclair logique. Mais ces éléments sont aussi des produits d'opérations mentales. Ces opérations mentales sont-elles de même nature que celles du jugement ? voilà le point qui nous intéresse.

Comme matière du jugement, extérieures à l'acte de juger, les idées ont pu jusqu'ici nous paraître des objets réels, je veux dire d'existence et de constitution indépendante du sujet pensant, des êtres objectifs non entachés de subjectivisme. Il faut en rabattre.

La sensation vient du dehors. De ce chef, il semble qu'elle n'ait rien à démêler avec le jugement. Mais, du sens qui la reçoit au centre nerveux où elle arrive, elle subit des réfringences en raison du milieu nouveau où elle pénètre. Il est impossible de mesurer cette déformation, mais, pour notre sujet, elle reste en dehors de l'investigation : le jugement n'y intervient pas. Il intervient, ou il arrive qu'il intervienne, dès que la sensation est parvenue à son point d'aboutissement. L'intelligence apprécie la sensation perçue ou perception, puisqu'elle lui donne un nom. Etudier la façon dont elle dénomme, c'est encore un beau sujet, mais ne nous laissons pas tenter. En appréciant, elle redresse assez souvent la perception en raison des connaissances acquises. Mais conclut-

elle au mépris des éléments d'appréciation ? voilà où résiderait l'illogisme.

J. — Prenons un exemple ! ce serait plus clair.

S. — Nous regardons un paysage. Sous l'action de l'air, des vapeurs et de la lumière, les masses de feuillage qui s'étendent à l'horizon prennent en réalité des teintes mauves et violettes que ne présentent pas les premiers plans. Les peintres, intéressés à voir les couleurs apparentes, qui sont dans ce spectacle les vraies, les voient et les peignent mauves et violettes. Mais nous, vulgaires spectateurs, que faisons-nous ? Nous redressons la perception naturelle. Sachant par expérience que les arbres de l'arrière-plan ont le feuillage aussi vert que ceux du premier, nous les déclarons verts ; nous les percevons verts, et, de bonne foi, nous cherchons querelle au peintre, à l'artiste habitué à voir comme le peintre, leur reprochant de substituer leur imagination à la réalité. De même nous sommes prêts à voir des angles droits là où la perspective n'offre à nos sens que des angles aigus. Si la représentation de la perspective est si difficile aux débutants, qui distinguent difficilement s'ils doivent faire converger des lignes fuyantes vers le bas ou vers le haut, c'est parce que la vision ordinaire s'est toujours exercée à voir ces lignes parallèles et horizontales. Nous corrigeons la perception inconsciemment, parce que nous avons intérêt à pénétrer le vrai objectif et solide sous l'apparence, qui est aussi du vrai, mais du vrai circonstanciel, fugitif, négligeable. La correction nous est possible, parce que nous comparons cette apparence présente à d'autres impressions antérieures où l'apparence était différente. L'esprit s'habitue ainsi à ne pas tenir compte des apparences. Ces bois doivent être verts, car je les ai vus verts quand j'en étais plus proche ou quand j'y ai pénétré : donc ils sont verts. Ces lignes doivent être parallèles et horizontales, car la rue ne va point en se

rétrécissant : donc elles ne montent pas, elles ne convergent pas.

Allons-nous taxer d'illogisme ce zèle de redressement et de correction ? C'est le même jugement, déclaré impeccable, qui est intervenu partout, jusqu'au jour où la correction est devenue automatique. S'il n'a pas conclu dans le sens que désirerait notre dilettantisme, il n'a pas agi cependant de façon perverse. C'est que le jugement est avant tout organisateur de la vie pratique. Il faut être pragmatiste en ce point. C'est l'intérêt qui le guide. Ses forces sont limitées. Il ne peut tout embrasser de l'évolution incessante des choses, combinée encore avec les relativités momentanées de notre vision. Il est contraint de simplifier la réalité pour la contenir, d'éliminer les déformations multiples, incessantes et encombrantes. Que l'intérêt change, comme il arrive pour le peintre dans la perception exacte des couleurs, aussitôt, mieux averti, le jugement modifie sa tactique.

Lorsque l'idée d'un objet, au surplus, n'est pas une image simple, mais composée par alluvions successives de sensations, elle est le résidu, ou, si l'on préfère, la synthèse d'une suite de jugements qui l'ont enrichie peu à peu. Mon idée de chaise, bien qu'elle soit une idée concrète n'ayant rien à démêler, semble-t-il, avec le subjectivisme, est faite de tous les attributs successivement observés. Les idées des choses s'enrichissent par l'observation, qui ajoute de nouvelles qualités à l'image première, aussi imparfaite que les bonshommes dessinés par un enfant ; qui en supprime ou en néglige peut-être aussi, à mesure que l'esprit discerne le principal du circonstanciel.

J. — On pourrait objecter ici que le phénomène se passe plus simplement, que l'idée se forme par images successives superposées, que les lignes principales de ces images, existant

dans toutes, forment la charpente de l'image finale et s'imposent au souvenir par la fréquence même de leur reproduction, tandis que les lignes accessoires, moins fréquentes, flottent dans le flou ou dans l'ombre. Ainsi l'idée se constituerait mécaniquement, sans que le jugement intervienne.

S. — Cette explication convient probablement dans plusieurs cas. Quand il s'agit de la reconstitution dans chaque cerveau d'enfant des anciennes idées ataviques, l'esprit sans doute procède plus rapidement. Vous diriez, vous, que l'arc lumineux de l'opération mentale disparaît si les deux sources électriques sont juxtaposées. Dans l'individu développé, l'habitude rend mécaniques des mouvements qui avaient dû être calculés et guidés par l'attention auparavant. Un dessinateur vous trace sans y penser d'un coup de crayon une courbe magnifique, tandis que le profane, divisant l'effort en tronçons, surveillant sa main avec sollicitude, ne fera qu'une ligne anguleuse et vilaine. Mais cette explication n'est pas possible pour la formation d'idées moins matérielles ou plus compliquées. J'avais dans l'enfance une idée de Charlemagne qui était bien pauvre et bien erronée. Point de vision rapide qui ait pu instantanément la rectifier. Ce sont des lectures successives qui m'ont forcé à supprimer tel caractère puéril et à en ajouter mille autres plus sérieux. A chaque fait nouveau que j'apprenais, j'ai conclu que Charlemagne devait avoir tel attribut. Chaque synthèse a enrichi ma conception, et, quand je prononce aujourd'hui le seul nom de Charlemagne, c'est avec une plénitude et une richesse de sens que le même nom ne condensait pas autrefois pour mon entendement.

J. — Cette acquisition ne se fait pas sans l'intervention du jugement. Mais l'idée d'une qualité, l'idée de *blanc* par exemple, échappe à cette complexité. Un objet est un conglomerat de qualités ; mais une qualité, de sa nature, est simple.

S. — En êtes-vous bien sûr ? Mon idée de *blanc* est-elle indécomposable ? N'a-t-elle pas été formée de tous les blancs plus ou moins blancs que la nature m'a offerts ? Il y a du blanc rosé, du blanc jaunâtre, du blanc verdâtre, du blanc mat, du blanc luisant ; mon idée, elle, est celle du blanc vraiment blanc, absolu, créée par élagation de toutes les nuances divergentes ; ou elle reste synthétique et divisible en espèces, blanc de neige, blanc de zinc, blanc lunaire, blanc d'argent, blanc de vieil argent, etc. Il est difficile de ne pas voir l'intervention du jugement dans cette abstraction du *blanc* « blanc » et ces variétés diverses du blanc.

IV.

Nous n'avons donc découvert aucune opération logique nouvelle dans la formation des idées. Essayons maintenant de pénétrer dans le for intérieur où s'élabore le raisonnement. N'est-ce pas abuser de votre temps et de votre attention de continuer cette démonstration, dont vous devinez l'issue ?

J. — Continuez, je vous prie. J'aime la besogne bien faite. Mais n'oubliez pas de boire un coup, comme aurait dit Socrate.

S. — J'abrège en supprimant l'éloge de votre endurance.

Le raisonnement *analogique* est le plus simple, le plus vulgaire, le plus spontané, le plus naturel et le plus ancien. Les logiciens ont beau le méconnaître, il existe. « La créosote a guéri *mon* mal de dents : la créosote guérira *votre* mal de dents ». Je réduis ici la formule à une expression simple, pour rattacher *votre* état à *mon* état ; mais cette formule théorique n'indique pas tout ce qu'on tire de ce raisonnement. On en tire un conseil : « employez la créosote ». Seulement, ce conseil n'est pas contenu dans l'opération analogique, c'est un produit de la volonté, comme l'ordre et la défense. Pratiquement, on formulerait cet ensemble en exprimant surtout le conseil et

en contractant le raisonnement : « appliquez de la créosote ; elle m'a guéri ». Mais c'est le raisonnement seul que nous devons atteindre, en dehors du conseil pratique.

Si la logique avait daigné s'occuper de ce raisonnement, elle n'aurait pas manqué de le décomposer ainsi, à son ordinaire : l'esprit fabrique d'abord un premier jugement « la créosote m'a guéri », puis un second « la créosote vous guérira ». Il y a entre eux, dirait-elle, perception et affirmation illogique d'identité des deux cas, ce qui est marqué par un « donc » intermédiaire. C'est analyser une formule, qui peut être remplacée par bien d'autres. En réalité, le conseiller voit d'abord le tableau de son compagnon souffrant d'une rage de dents, premier élément matériel ; puis il voit, par le souvenir, une situation analogue dans laquelle il s'est trouvé, second élément matériel d'une opération logique. Ces états complexes, le langage est forcé de les exprimer en plusieurs mots, mais l'esprit sait les voir en bloc. L'opération mentale consiste dans l'assimilation du cas actuel au cas ancien. Assimilation, association d'idées, synthèse, analogie, donnez lui le nom que vous voudrez, c'est la même opération que celle du jugement étudiée tout à l'heure : les deux éléments matériels sont seulement plus compliqués.

Avant d'unifier les deux cas, l'esprit peut hésiter ou ne pas hésiter, réfléchir ou ne pas réfléchir. La science recommande d'hésiter et de réfléchir, c'est-à-dire de comparer les cas trait par trait, de les analyser, d'insérer des jugements moyens entre les deux tableaux perçus et l'assimilation finale. On aboutit ainsi à un raisonnement composé qu'il serait trop long d'analyser en ses parties composantes. Attachons-nous à l'analogie simple et vulgaire.

J. — Où gît le défaut de l'analogie ? Ce défaut peut-il être appelé illogisme ? Voilà, semble-t-il, ce qui importe à notre thèse.

S. — Vous dites « défaut ». Je n'accepterais pas, d'abord, que l'analogie est défectueuse en principe. Elle a un but, qui n'est pas méprisable : créer une solution pour un problème qui est ma préoccupation actuelle. Telle chose de l'avenir m'inquiète ? je lui cherche une analogue dans mes souvenirs : « Comment sera-t-il soulagé de son mal ? » — « Comment ira la prochaine guerre ? » — « Comment recevra-t-il ma critique ? ». Telle chose du présent ou même du passé m'est inconnue ? j'essaie de la deviner en raison d'un autre fait analogue : « Qui m'a volé ? » — « Qui a composé tel dialogue attribué à Platon ? ». — « Faut-il écrire *appercevoir* et *raffraîchir* ? ». Il vaudrait mieux se décider après examen de plusieurs faits analogues ! mais cela n'est pas défendu, que je sache, et ce sera néanmoins conclure du particulier au particulier. La solution court moins de risque d'être erronée si les bases sont plus nombreuses, mais on peut rencontrer juste avec une seule base d'appréciation.

Le danger de l'analogie ne nous dispense pas d'en examiner le mécanisme. Il y a pour le moins deux cas en présence, qui sont la matière du raisonnement. Ils ne sont pas en tout point identiques. Dans notre exemple du mal de dents, les personnes sont différentes, mais on est frappé ou plutôt imbu de ce qu'elles ont de semblable : même corps, mêmes nerfs, mêmes mâchoires ; les temps, les lieux sont différents, mais on n'y songera même pas : un bon remède est-il dépendant de ces variations ? Le mal est le même ; du moins il est censé le même, — peut-être imprudemment, puisqu'il existe diverses espèces de maux de dents, — bref, si c'est la ressemblance qui s'impose à l'esprit, l'assimilation s'établit. Elle s'établit invinciblement, inconsciemment. Si l'esprit a vu une ou plusieurs similitudes qui n'existent pas, on peut le taxer d'ignorance ; on ne peut l'accuser d'avoir conclu d'après des analogies qu'il n'a point vues.

J. — Vous avez montré tantôt que le jugement se produit de même chez l'animal et chez l'homme, preuve que l'opération est automatique : est-ce que l'animal pratique l'analogie?

S. — Oui certes ! Il ne la formule point par le langage, il ne fait pas de prédiction, ne donne point de conseil : mais ne le voit-on pas faire une action nouvelle en raison d'une action ancienne ? En face d'un nouveau problème d'action qui se pose et qui est son intérêt du moment, son mobile, il se rappelle tout à coup telle action ancienne comme une affaire qui a réussi, qui lui a procuré soulagement ou bien-être : il la reproduit, persuadé que le semblable engendrera le semblable. Le chien ou le chat que vous voyez mâcher du chiendent, le fait en vertu d'un raisonnement. Aussi inconscient que vous voudrez ! Il n'est pas nécessaire de supposer qu'il ratiocine longuement et qu'il crée des propositions en forme !

J. — Mais si on invoque en ce cas l'instinct...

S. — Nous répondrons que le souvenir, atavique ou non, existe. Le changement de nom n'y ferait rien. Otez cette sensation ou souvenir du soulagement antérieur, mon chien mangerait du chiendent sans raison, par accident, par hasard. Cela me paraît impossible. La vache qui se gratte aux ronces artificielles, le cheval qui sur une route montueuse essaie de prendre la tangente, le chien qui lève la patte pour jalonner son chemin, agissent en vertu du même raisonnement analogique. Si le mot raisonnement choque certaines gens, qu'ils en choisissent un plus profane : le mot ne fait rien à la chose.

V.

Dans le raisonnement par *induction*, au contraire, il y a une complication qui n'est plus du domaine de l'animal. Percevoir plusieurs faits particuliers comme semblables, il le

pourrait, non à la façon du savant qui va au devant des faits et qui les produit exprès par expérimentation, mais à la façon de l'homme qui laisse venir les faits au jour le jour, les enchaîne par une opération d'analogie simple, en retient une condensation par le souvenir, et dont toute la vie mentale en somme est une longue et inconsciente perception d'analogies. Mais il y a plus que cela dans l'induction, il y a une opération dont l'animal semble incapable : le moment arrive où toutes ces analogies se subliment en une affirmation générale.

J. — « Se subliment » ! Vous paraissez y mettre quelque mysticisme !

S. — Non pas ! mais je ne puis représenter l'idée générale comme une somme des observations particulières. Il y a beaucoup plus dans la conclusion que dans la somme des prémisses. Ne croyez pas pour cela que je vois le saut du particulier au général sous une forme mystique.

Remarquez que la généralisation se produit d'abord dans un domaine plus simple que celui du raisonnement. C'est là qu'il faut l'observer. Il y a généralité dans l'image ou l'idée quand nous pensons une qualité, *blanc, dur*, ou une espèce, *le blanc, le dur, l'arbre, l'animal, l'homme*. Il y a généralité dans le jugement quand nous attachons une qualité à une espèce. Cette généralité est obtenue dans l'idée pure par des approximations ou assimilations successives de nature analogique, nous l'avons constaté. Elle est obtenue dans le jugement par le fait que la qualité est attribuée à une catégorie déjà généralisée. Il y aura généralisation dans le raisonnement inductif quand nous attribuerons ce qui a été observé d'un nombre fini de cas observés au cas suivant inobservé, et au suivant, et ainsi de suite, sans exception, à *un autre* cas, peu importe à l'esprit lequel, pourvu qu'il réunisse les mêmes conditions d'analogie. *Un autre, un quelconque, tous les autres*

cas, tous les cas, n'est-ce pas synonyme au point de vue du résultat ?

Et comment est possible cette extension du fini à l'infini ? Est-ce parce que l'esprit est persuadé qu'il a découvert une Loi, un des Principes créateurs de la Nature ?

J. — Voilà de bien grands mots !

S. — Ou est-ce parce que l'esprit se fatigue de rencontrer le même résultat ? — j'allais dire *toujours* le même résultat, vous voyez comment on généralise sans y penser ! — A passer cette revue de cas qui se montrent semblables, l'esprit arrive à la satiété de l'opération. Il y arrive plus ou moins vite, c'est une question de nervosité, et il se persuade que les cas suivants ne lui offriront rien que de déjà vu. Il n'y a donc rien de transcendant à clore une série analogique formée par d'anciennes ou actuelles constatations en aphorisme général : on substitue un effort moindre à un effort plus grand, on remplace du défini encombrant par de l'infini commode et expéditif. Assimilation de tout autre cas similaire aux cas réellement contrôlés, voilà toute l'opération logique incluse dans l'induction.

J. — Et pourquoi donc l'animal ne fait-il pas d'induction ?

S. — Sa vie n'en sent pas le besoin. Assimiler un état présent à une situation passée, oui, c'est une nécessité vitale. Prévoir le cas de demain, d'après-demain, c'est du luxe, c'est affaire d'imagination. De l'imagination, dans ce sens du mot, désintéressée et inactuelle, l'animal n'en a pas.

Ce procédé, auquel nous devons toutes nos idées générales, vraies ou fausses, populaires ou scientifiques, a été soumis à une méthodique rigoureuse qui est le triomphe de l'école écossaise. Mais cette méthode porte sur les éléments réels de l'expérimentation. On recommande de les multiplier, de les varier, de ne pas conclure avec trop de précipitation, de bien

observer, d'analyser patiemment. Tout cela ne touche qu'aux éléments réels. Si j'ai de mauvais yeux, ou un mauvais microscope, je ferai mauvaise besogne : d'accord, mais ce ne sera pas parce que je raisonne mal. Si j'aperçois des analogies et des identités où il n'y en a pas, ma conclusion s'en ressentira ; mais ce sera parce que j'aurai mal regardé, comme lorsqu'on lit mal un chiffre dans l'énoncé d'un problème. Si je mets trop de précipitation à conclure, la précipitation est un phénomène de sensibilité. Bref, je puis ne pas être assez instruit, assez habile, assez patient pour faire un savant observateur : cela signifiera que je ne sais pas composer ma provision de matériaux ; mais, sur les matériaux que je possède, mon esprit opérera exactement comme le savant sur les siens.

VI.

J. — Il ne nous reste plus à examiner que la *déduction*, si je me rappelle bien le rudiment. Mais, puisque l'ancienne logique considère la déduction comme le seul raisonnement légitime, je vous attends ici. Tout ce qui précède est comme si vous n'aviez rien dit !

S. — Brave ami ! vous dites encore cela pour me piquer au jeu. Le fameux raisonnement syllogistique ne nous retardera guère. Il est basé sur la théorie des idées innées de Platon. Est-ce que vraiment vous pensez par syllogismes ?

J. — Question indiscreète ! Je n'en sais rien.

S. — D'après l'analyse des anciens logiciens, non seulement tirée du langage, mais de formules artificielles créées pour la circonstance, ce raisonnement procéderait du général au particulier ; il contiendrait deux jugements préalables apparentés. L'un, appelé la *majeure*, serait la sacro-sainte idée générale ; l'autre, la *mineure*, présenterait à l'esprit un cas particulier.

Entre ces deux jugements, l'esprit doit avoir perçu un rapport, sinon ils ne seraient pas rassemblés. On en déduit un troisième jugement, qui s'appelle conclusion. En style algébrique, telle catégorie possède telle qualité, or A est de cette catégorie, donc A possède la dite qualité.

J. — Voilà qui est bien vrai. Cela vous a de la prestance, un air de rigueur absolue.

S. — Certes, à syllogiser de la sorte, la pensée n'a garde de trébucher. Exemple : « Tous les bons chrétiens sont scrupuleux, or, mon correspondant est bon chrétien, donc il est scrupuleux. — Les gens scrupuleux tiennent leur promesse, or mon correspondant est scrupuleux, donc il tiendra sa promesse ». Voilà un groupe de deux syllogismes, six phrases ! pour dire simplement ceci : « il est bon chrétien, donc il tiendra sa promesse ». Ne sentez-vous pas le caractère artificiel et l'allure enfantine de ces six phrases ? Dieu merci, la pensée de nos jours galope un peu plus vite. Et je dis « de nos jours » pour laisser percer une idée que je n'aurai pas le temps de développer : « de siècle en siècle, le raisonnement s'accélère à mesure que l'humanité arrive à la connaissance des rapports ; il s'accélère chez l'individu à mesure que s'accroît son expérience ». Cette idée ferait hurler dans sa chaire le dispensateur de la logique transcendantale, soustraite aux différences du temps et de l'espace. Elle ignore que l'habitude de penser, chez l'espèce, chez l'individu, fait trouver des raccourcis.

J. — Et le logicien ne manquera pas d'avertir que, dans ce cas, il y a des chaînons intermédiaires omis.

S. — Mais ce sera faux. Si l'esprit, par son expérience antérieure a pu acquérir l'idée ou la sensation de l'équivalence entre « être bon chrétien », « avoir des principes religieux » ou « avoir des principes moraux », « être scrupuleux » et enfin « tenir ses engagements », toutes ces qualités sont devenues

pour lui synonymes, identiques, il passera de la première à la dernière sans ambages.

Le syllogisme a d'ailleurs un défaut plus grave. Il prétend retracer fidèlement le processus du raisonnement ! C'est un leurre. Qu'est-ce qui est primordial dans les données de ce raisonnement ? C'est évidemment le fait qui incite l'esprit à fonctionner. Un doute s'élève, une question surgit, parce qu'on y est intéressé : « est-ce que ce correspondant, qui me demande crédit, me paiera au jour de l'échéance ? » C'est un problème qui se rapporte à l'avenir, une inconnue à dégager. On ne peut tabler que sur des faits ou un état connu. Je rapproche donc cet x d'un état connu, soit « il m'a payé loyalement dans une transaction antérieure », ou « il a eu affaire avec tel autre, qui n'a eu qu'à se louer de lui », ou « il a des principes sérieux de religion et de morale ». Dans la vie pratique, on conclut par analogie entre les deux qualités : « il a des principes, donc il tiendra sa promesse ». On ne songe pas à recourir à ce détour de la généralisation : « *quiconque* a des principes... ». On se demande même quand l'esprit a jamais besoin de ces deux béquilles, la majeure et la mineure, pour marcher à la conclusion. Une canne suffit ! L'idée générale n'est nécessaire que dans le cas où elle ne peut pas être la doublure d'une vérité d'expérience, soit parce qu'elle est d'un ordre qui échappe à l'observation, soit parce qu'elle n'a pas encore été observée en fait par un sujet dont on a formé l'esprit à coup d'idées générales. Exemple : « Les Barbares ont sauvé l'Occident de la corruption romaine ; donc le barbare Clovis fut un homme providentiel ».

Quoi qu'il en soit, dans ce raisonnement comme dans tout autre, l'opération logique consiste à voir un rapport entre un élément problématique (« me paiera-t-il ? ») et un élément connu. Si cet élément connu est simple (« il est honnête homme »), le raisonnement est purement analogique. Mais il

peut être double, être lui-même l'acceptation d'un rapport entre deux éléments (« il est honnête homme » et « l'honnête homme paie ses dettes »). En ce cas, qu'on nomme ce raisonnement-là *déductif*, nous n'y voyons pas d'inconvénient, mais, quant à sa genèse, il se forme comme le raisonnement analogique.

J. — Bravo ! vous avez fait le tour. Tout cela maintenant me paraît si clair, — soit dit pour louer votre clarté et pas du tout ma clairvoyance, — que je réclame l'honneur de formuler la conclusion avant de vous faire passer aux corollaires. Si tous les hommes, savants et ignorants, sages et fous, usent de la même logique inconsciente et immuable, fatale, inhérente à la constitution physiologique du cerveau, l'illogisme est impossible. Ce n'est jamais dans l'opération mentale du jugement ni des trois sortes de raisonnement que git le défaut, mais dans les éléments ou données matérielles. De prémisses erronées, il est logique, il est naturel qu'on tire des conclusions erronées.

En ce qui me concerne, mon adversaire m'a donc accusé maladroitement. Cette assurance me suffit, je suis guéri de ma colère.

VII.

Mais voici qui dépasse la conclusion. Il s'agit de trouver une réponse plus adroite que l'attaque.

S. — La tactique est bien simple.

J. — Pour vous, mais pas encore pour moi. Vous avez surtout montré comment il ne faut pas répondre. L'accusation d'illogisme porte à faux, elle est injuste, elle censure ce qui est bon, elle n'atteint pas ce qui est mauvais ; c'est une critique incapable de bon conseil, gratuitement méchante, impuissante, stérile. D'accord ! d'accord ! Mais quelle est votre recette pour faire de bonne critique ?

S. — Il faut examiner les éléments ou matériaux.

J. — En quoi peuvent-ils être bons ou mauvais ? et comment ? et pourquoi ? Chacun croit de bonne foi posséder des éléments d'appréciation parfaits.

S. — A moins que vous ne vouliez m'embarquer dans une seconde dissertation, il faudra que je me borne à montrer les principales causes d'insuffisance.

Le cas le plus simple, et le plus commun, est la pauvreté de savoir ou de documentation. Si l'on n'est pas soi-même un ignorant, on découvre facilement ce que valent les matériaux employés par l'adversaire. Alors, vous le devinez sans peine, la tâche consiste à en montrer le peu de solidité, à les remplacer par d'autres et à modifier d'autant les conclusions. Ce procédé, moins facile que celui de l'insulte, n'est pas à la portée de tous. Il faudrait ici insérer un traité des études, des méthodes d'observation, d'expérimentation et d'analyse. Votre arsenal, ce sont les sciences de la nature et de l'homme ; ces deux mots résument tout. Ne m'accusez point d'exiger un savoir encyclopédique ni la polymathie d'un Je-sais-tout. Je songe bien plutôt encore à une certaine finesse, à une entente de la psychologie humaine qui vous fera démêler les confusions, les contradictions et les bévues de l'adversaire. On ne se trompe pas seulement parce qu'on ignore tel fait de l'histoire ou de la chimie, mais par insuffisance d'observation et d'analyse dans les matières les plus communes. Prenons dans la vie enfantine un exemple qui aura l'avantage de se dessiner en traits plus gros.

Petit Georges, qui a six ans, me dit en confidence : « le facteur lit toutes les lettres ». Pourquoi le croit-il ? Il a vu le facteur en train de regarder la liasse de papiers qu'il porte ; mais il n'a pas distingué entre lire l'adresse et lire la lettre. Faute de cette distinction entre l'écriture de l'enveloppe et

celle de l'intérieur, son jugement est erroné. La même logique, qui lui avait fourni un jugement adéquat à ce qu'il savait, le forcera bientôt à modifier ce jugement en raison d'une analyse plus serrée du fait. Que ne peut-il corriger ainsi toutes ses erreurs ! Mais il en est de moins matérielles et d'autant plus dangereuses, que l'on commet à soixante ans, en toute bonne foi, en toute logique, faute d'une analyse exacte des faits.

J. — Les deux remèdes que vous indiquez contre l'ignorance du sujet sont donc une instruction plus étendue en même temps que moins fantaisiste et une puissance d'analyse plus grande. Il reste pourtant des cas où l'erreur ne provient ni de l'ignorance ni de l'inhabileté.

S. — Il y a ceux que j'allais indiquer !

J. — Ah ! pardon. Si vous les avez prévus, mes objections tombent.

S. — J'aime autant que vous les présentiez sous forme d'objections. Nous collaborerons ainsi à la démonstration et vous serez d'autant mieux persuadé. Et puis, vous devez avoir des aperçus originaux qui m'échappent.

J. — Je songeais d'abord au cas où celui qui argumente connaît certains éléments de la cause et pourtant les néglige.

S. — S'il les néglige volontairement, son attitude est celle de la réticence, sœur du mensonge. Dans le cas du mensonge, il y a en réalité deux jugements ; le premier, qui reste à l'état latent, soigneusement refoulé à l'intérieur par un acte de la volonté ; le second, celui qui est exprimé, dicté par l'intérêt, la passion, le respect humain, qui substituent consciemment d'autres matériaux aux véritables. La conclusion s'effectue, très logiquement, sur ces autres matériaux. Il y aurait donc à établir une méthode pour dépister le mensonge, mais ce sera pour une autre fois.

D'autre part, si celui qui raisonne, par défaut de souvenir, omet certains éléments qu'il connaissait, c'est exactement comme s'il ne les avait jamais appris. Car l'opération logique s'effectue, n'est-ce pas, sur les éléments présents à la pensée, non sur ce qui dort dans la mémoire.

J. — En second lieu, on pourrait objecter le cas où des personnes, en face des mêmes circonstances, concluent différemment. On crie *au feu* dans un théâtre et les spectateurs prouvent par leur agissements divers que la même cause ne produit pas le même jugement.

S. — Il n'y a point là de jugement, cher ami. Il y a peur, contagion de peur, panique, pure action réflexe. Les seuls spectateurs qui jugent sont précisément ceux qui ne s'affolent pas, mesurent la situation, calment les épeurés, organisent le sauvetage.

J. — C'est vrai. Mais voici une situation où il n'y a point de panique. Transportons-nous en cour d'assise. Les débats procurent à dix jurés les mêmes éléments d'appréciation d'une cause. Et pourtant ces dix personnes concluent différemment, les unes par oui, d'autres par non, d'autres par l'abstention. Comment expliquer ces divergences ?

S. — Rien de plus facile. Vous dites que les éléments du jugement final sont les mêmes, parce que vous les considérez en gros et du dehors. Ils ne sont pas les mêmes pour chacun des jurés. D'abord vos dix jurés ne peuvent pas être tous attentifs avec la même intensité d'attention à chaque fait qui se révèle. Ensuite chaque juré ne juge pas uniquement avec les éléments de la cause : il apporte ses préjugés, ses idées morales, ses souvenirs, ses connaissances particulières. Ce qui frappe l'un glisse sur un autre. Ce qui est grave à l'estimation de l'un prend beaucoup moins d'importance pour un autre. Le tableau des éléments d'appréciation se présente donc très

variable en quantité et en qualité pour chacun d'eux. Et le jugement de chacun, qui doit être exprimé par un oui ou par un non, sans nuances, est la résultante grossière de ces prémisses variées. Il n'y a point là d'exception. On peut simplifier votre objection en fournissant à deux personnes des prémisses en apparence identiques pour un jugement très simple : « Les Anglais poursuivent dans leur politique étrangère l'intérêt anglais ; or, Mac-Donald est Anglais ; donc... ». Croyez-vous qu'un bon socialiste ne fera pas une honnête exception en faveur de Mac-Donald ? L'un acceptera la majeure comme une vérité ; l'autre, qui fait des distinctions, la niera. Sous les mêmes mots, la majeure n'a point la même valeur pour l'un et pour l'autre.

Donc, au point de vue de la réfutation d'un adversaire, il sera juste de distinguer entre les fautes qu'il commet par ignorance de la question, les fautes qui proviennent d'oubli ou d'omission, celles où la sensibilité, la passion du moment, l'intérêt et d'autres causes sentimentales modifient le tableau des éléments d'appréciation logique. Votre tâche sera d'instruire dans le premier cas, de rappeler dans le second, d'apaiser dans le troisième. Mais il ne s'agit dans ces différences que de la forme de votre critique : au fond, le problème est toujours le même : déterminer la valeur des éléments matériels du raisonnement.

J. — Je sens à votre ton que vous croyez avoir fini ; et moi, je n'ai pas fini encore. On a présenté les sentiments comme souverainement illogiques. Vous venez vous-même de les rejeter, sentiments et passions, hors de l'intellect, comme des perturbateurs. Ne serait-ce pas en eux que réside le principe même de l'illogisme ? « On aime et on hait à la fois la même personne » a-t-on constaté. Et c'est invincible, la logique demeure impuissante à mettre de l'unité dans ces impressions,

à en éliminer la contradiction. Savez-vous résoudre ce cas à l'avantage de votre théorie ?

S. — Sans difficulté. Cette observation est le fruit d'une analyse insuffisante, dont le langage est complice. Vous me ramenez à la confiance naïve du petit Georges. Non, il n'est pas vrai que l'on aime et que l'on hâisse à la fois la même personne ! Tant pis pour les romans bâtis sur cette antinomie. La personne en question est un être complexe, un composé de multiples attributs. L'attribut ou le groupe d'attributs que l'on aime en elle n'est pas celui que l'on hait.

J. — Et si l'on vous répond que l'on peut aimer et haïr à la fois la même et unique qualité dans la même personne !

S. — Je répliquerai de même en renforçant mon analyse. « J'admire et je déteste à la fois son avarice » ne contient aucune contradiction réelle, aucun illogisme subversif de ma théorie. L'avarice est aussi une chose complexe. Elle a son côté vertueux et beau, son côté vicieux et vilain. Si ce prétendu avare ne rapine que pour sa famille, pour établir sa fille, pour verser plus de bien-être autour de lui, pour lui épargner des complications futures par excès dans les dépenses actuelles, ce qu'il y a de renoncement, d'oubli de soi, d'économie raisonnable, de tendre prévoyance dans cette avarice est assurément très estimable. Mais une autre face de cette avarice m'est beaucoup moins sympathique : elle a un aspect sordide qui répugne à mon instinct du beau ; elle brise tout élan spontané de générosité ; elle entraîne des mesquineries et des calculs, voire des privations contre nature. Quoi ! mon vieil économe hésite à se payer un cigare ! il souscrit chichement à telle belle œuvre ! il renonce à s'acheter ce volume qui l'intéresse hautement ! C'est pitoyable ! Où voyez-vous que ces sentiments parallèles se heurtent ?

Si nous croyons fermement que toute personne, tout objet,

toute qualité possède une unité inaltérable, c'est par un besoin d'ordre et de simplification inhérent à notre nature bornée. Tout est plus riche, plus varié, plus multiple que ne nous le disent nos sens et nos phrases. Faut-il, pour enchérir sur les deux exemples précédents, vous montrer deux personnes en une seule ? dont vous pourrez dire qu'elles se contredisent. Vous connaissez, dans l'*Andromaque* de Racine, le fameux « Qui te l'a dit ? » d'Hermione. Inutile, pour vous, de rappeler les circonstances. Ce mot d'un réalisme admirable est le cri de l'amante passionnée, d'une Hermione tout autre que celle qui a combiné la vengeance et instigué Oreste au meurtre. C'est la personnalité ici qui est double. Au moment où elle apprend la mort de Pyrrhus, saisie d'une immense douleur, Hermione a perdu toute saine vision des choses, tout souvenir. Elle est incapable de dire posément : « oui, je sais que je t'ai donné cet ordre, mais tu ne devais pas m'écouter ; tu devais réfléchir que j'étais aveuglée par le dépit du moment et la jalousie ». Elle ne pourra dire de telles paroles que quand sa douleur se sera épuisée elle-même, quand elle sera redevenue une autre personne, aussi différente qu'une mer étale et paisible diffère d'une mer en furie.

Pratiquement, nous aimons à trouver partout des unités, mentales ou matérielles, auxquelles nous endossons les causes et les responsabilités. Le législateur romain, traitant la famille comme un corps, n'a plus à s'occuper des enfants, ni de la femme, ni des esclaves ; le père a la main haute sur tout son monde. L'inquisiteur fait brûler les pieds et tenailler les seins pour punir l'âme, qu'il croit pourtant immatérielle ! Notre pauvreté d'analyse continue à traiter en bloc le corps et l'esprit comme des choses invariables. Il serait prudent d'admettre, cependant, que le même corps (je dis *même* faute d'un mot plus clairvoyant) peut être enfant ou vieillard, sain ou malade, dispos ou fatigué, vigilant ou somnolent, de bon

sens ou égaré par la passion. Il existe des moments où il ne reste plus de place en notre âme pour une échelle graduée des valeurs et pour une appréciation droite. La passion demeure capable de raisonnement, et parfois de raisonnements très subtils, mais elle fait le triage des raisons à son profit, accueillant celles qui s'harmonisent avec ses désirs, négligeant les autres. Les premières lui deviennent tout à coup précieuses et d'un grand poids, les secondes futiles et vaines. Mais ce triage est analogue au triage des sensations et des perceptions, analogue au triage des aliments, analogue au choix que ferait un ouvrier de telle pince ou de telle lime comme étant mieux appropriées à son but. Ce choix est tout autre chose, on l'avouera, que le travail même de l'ouvrier avec l'instrument choisi, autre chose que la digestion des aliments, autre chose que l'opération logique appliquée aux sensations et aux idées retenues dans le champ de la conscience.

J. — Et si, de tout cela, je concluais qu'il ne vaut pas la peine de critiquer et d'essayer de corriger l'opinion d'autrui, que répondriez-vous ?

S. — Parbleu ! je répondrais que cette conclusion radicale ne tient pas compte de tous les éléments de la cause. Le remède serait pire que le mal. Actuellement, le mal est que les tentatives faites pour réformer les jugements d'autrui sont souvent maladroitement. Elles taxent d'imbécile la logique de l'adversaire ; elles ne l'éclairent pas sur ses réelles erreurs ; mais enfin elles le secouent, elles ne le laissent pas dans une trompeuse satisfaction de soi-même. La tactique doit être de faire davantage. Montrez à votre collègue, avec toute l'indulgence et l'aménité qu'il faut conserver pour les personnes, en quoi il se trompe. Soyez plus savant, plus documenté, plus rassis, meilleur analyseur d'idées que lui. Je ne vous garantis pas que vous le convertirez d'emblée, mais à la longue vous

aurez une action sur lui. Et vous ne devez pas oublier la galerie des lecteurs, qui, mettant moins de passion dans cette lutte, écouterà celui-là surtout qui traitera les questions avec le plus d'autorité.

J. — Merci. Vous avez dit le mot final. Votre consultation ne sera pas perdue, je vous le promets solennellement.

S. — Et moi je vous remercie d'avoir eu tant de patience et de m'avoir sacrifié votre belle après-dinée. Vite maintenant, allons respirer dehors. Les derniers rayons d'or caressent les beaux pommiers en fleurs... Et ils n'accusent pas d'illogisme les bourgeons avortés...

CHRONIQUE

Le Centenaire du Romantisme

L'Académie a décidé, dans sa séance du 8 mai, de consacrer cette année sa séance publique à la célébration du centenaire du romantisme.

Le programme de cette cérémonie, qui aura lieu au mois de novembre, comportera des discours et des récitations.

Le Musée de la Littérature

L'Académie, d'accord avec le Ministre des Sciences et des Arts, a décidé d'entreprendre la formation d'un musée de la Littérature. Ce musée réunira des manuscrits, des portraits, des documents divers se rapportant à la vie et aux œuvres des écrivains belges.

M. Albert Cels, artiste peintre, a offert à l'Académie les portraits de plusieurs membres de la Compagnie.

Les héritiers de Ferdinand Gravand ont fait don d'un curieux manuscrit d'Eugène Van Bommel, de qui Gravand fut l'ami et le collaborateur. Il s'agit d'un Journal dans lequel l'auteur de *Dom Placide* a noté tous les événements de sa carrière.

L'Académie a acquis en vente publique le manuscrit d'un rapport sur la littérature, adressé en 1834, par André Van Hasselt, à Charles Rogier. Le document porte des annotations de la main du ministre.

Les revues littéraires

En sa séance du 10 juillet, l'Académie a décidé de demander aux journaux la publication de cet appel :

« L'Académie de Langue et de Littérature françaises attire l'attention du public sur la situation difficile des revues littéraires. Certaines d'entre elles sont très menacées par l'augmentation du prix des travaux d'impression.

« Or ces publications sont nécessaires à la formation des talents nouveaux. Leur disparition pourrait nuire gravement au développement de la production littéraire. L'Académie recommande à la sollicitude de tous ceux que celle-ci intéresse, les revues de jeunes où s'essaient les écrivains de demain. S'abonner à l'une ou l'autre de ces publications, c'est aider à assurer la continuité d'une tâche indispensable à la vie intellectuelle du pays. »

L'Académie a adressé à M. le Ministre des Sciences et des Arts une lettre lui demandant d'accorder une aide aux revues littéraires.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 111, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris. *
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE.

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.

De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, par M. A. COUNSON.

L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par M. Georges DOUTREPONT.